

PRÉFACE DE PIERRE NOËL

La pierre et l'épée !

Quel beau titre, énigmatique et lumineux à la fois.

Il convient à merveille à un message basé sur le travail de la pierre et le maniement de l'épée, à la manière des constructeurs du second temple, celui qui suscite tristesse et lamentations chez ceux qui ont connu le premier, dont ils ne retrouvent qu'une lointaine évocation.

Ce labeur est pluriel et, puisque *maçonnique*, nécessairement imaginaire, car se déroulant dans un espace conventionnel (la loge, type de l'homme, du temple et de l'univers sensible) et un temps virtuel (de midi à minuit, du lever au coucher du soleil et celui de la rotation des étoiles fixes) où aucun acteur n'est réellement ce qu'il joue, le *maçon* n'ayant jamais taillé la pierre, le *chevalier* n'ayant jamais vu de cheval ni le *prêtre* chanté la messe.

L'extraction de la pierre, sa coupe et sa taille, son transport au chantier et son appareillage sur le plan de travail sont certes tâches bien réelles pour l'ouvrier, mais qui se transforment en successions d'images, d'analogies, de symboles et d'intuitions chez l'homme de désir. Il n'y voit qu'intention, but et dessein, ordre et programme (fortuit ou préétabli, qu'importe ?) et réalisation future, possible peut-être, espérée en tout cas.

Le décor de la loge, son mobilier, son agencement, sa disposition, son orientation prêtent à l'appréciation apaisée, au constat d'une architecture qui semble avoir été voulue par un auteur réel ou imaginaire, architecte, démiurge ou esprit malicieux au choix. Chacun abordera le problème à sa façon et y donnera la solution qu'il estime appropriée, sans prêter attention aux sirènes toujours prêtes à donner des réponses préétablies, définitives et sentencieuses, parfois dénommées dogmes, mais toujours coupe-chandelle du rêve et de l'envolée au pays des merveilles et de la démesure.

C'est pourtant dans ce décor, conventionnel, irréel, stylisé jusqu'à l'outrance (révoltante pour certains esprits chagrins), qu'entre le néophyte et qu'il reçoit l'illumination qui l'extrait du chaos originel, du tohu-bohu aux multiples interprétations qui se chevauchent et s'entrecroisent sans prééminence d'aucune. Il se découvre sur le parvis menant à la façade d'un édifice obscurément clos qui se révélera projet de vie et étape qu'il lui faudra dépasser pour réaliser pleinement son appel à la paix intérieure, loin des luttes du forum, des think-tanks (cercles de réflexion !) enfiévrés, des écoles du soir et des réunions syndicales ou assimilées.

La première tâche sera d'achever ce temple, d'amener les pierres dûment appareillées et de les dresser dans la structure prévue par le plan, réalisant cet édifice *non fait de mains d'homme* dont les bâtisseurs sont les pierres vivantes qui élèveront, espérons-le, une humanité vivable à défaut d'être idéale.

Le maniement de l'épée est une autre paire de manches, bien loin de l'activité journalière de nos contemporains et de leurs préoccupations. Arme de guerre et outil de mort, elle est devenue objet de parade voire d'ostentation, sans aucune fonction effective, sinon symbolique au sens courant du mot, synonyme d'inutile, comme l'est le tricorne désuet et démodé.

La Franc-Maçonnerie est une exception où l'épée reste de mise depuis que l'un ou l'autre de nos prédécesseurs s'éleva contre l'usage de l'épée en Grande Loge faisant de l'institution un ordre de *chevalerie*, et non de *société*. Cela se passait à Paris vers 1736, c'est-à-dire en France où rien jamais n'est comme ailleurs ! Depuis cette époque, l'épée est d'usage courant dans les loges françaises, lors de la consécration aux différents grades, lors de l'illumination dans le cercle des épées, lors de la voûte d'acier. Son emploi est requis dans les grades dits chevaleresques et son port en loge, si on lit bien les rituels, est prescrit à tout moment, même s'il n'est plus effectif que dans les loges du Rite Écossais Rectifié.

Ce rite très particulier est l'objet du beau livre de Jean-François Robert qui le traite de façon inédite et originale, bien loin des sentiers battus ! Les auteurs sérieux et ceux qui le sont moins se contentent généralement de deviser sur les sources triples du rite (la Franc-Maçonnerie française, l'ordre des Élus Coen, la Stricte Observance allemande), le berceau lyonnais au carrefour du Rhône et de la Saône, le rôle des fondateurs historiques (Jean-Baptiste Willermoz, Louis Claude de Saint-Martin, les frères Turckheim), ses descendances lointaines (Papus, le martinisme), les résurgences tumultueuses du dernier siècle et la résilience helvétique. Rien de tout cela (ou si peu) dans l'ouvrage de Jean-François Robert, mais une réflexion approfondie sur le sens du rite, son christianisme principal dégage des exigences ecclésiales, le maintien discret des attaches opéra-

tives et l'attachement à la tradition chevaleresque de la Bienfaisance, vertu si bien exposée par François-Henri de Virieu à Wilhelmsbad en 1782 : *La vertu qu'on nomme bienfaisance est cette disposition de l'âme qui fait opérer sans relâche en faveur des autres le bien, de quelque nature qu'il puisse être. Tout ce que l'esprit peut concevoir de bien dans l'univers est de son ressort et doit être soumis à son action.*

En dire plus ne ferait que gâcher le plaisir de lire ce beau livre

Pierre NOËL

i. O Eques a Jumento resurgente

Docteur en médecine, Professeur de neurologie à l'Université Libre de Bruxelles, CBCS, 33^e, KT et membre du Royal Order of Scotland, auteur de nombreux ouvrages et publications, Pierre Noël a dirigé durant 30 ans « Acta Macionica », la revue d'études de la G.L.R.B.